

Le désir et l'amour dans l'œuvre de Philippe Jaccottet

Autor(en): **Seylaz, Jean-Luc**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **11 (1987)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE DÉSIR ET L'AMOUR DANS L'ŒUVRE DE PHILIPPE JACCOTTET¹

Cascade noire suspendue
Chose mystérieuse, chevaline
Plumage
Chose à tordre
Brûlant tout près de notre centre
Toison, tison, torche inversée
Flamme de la nuit dans le jour
Fer dans notre cœur

Il me plaît d'entrer ainsi dans le vif de mon propos. Ce beau texte – ébauche de poème, dirait sans doute Jaccottet – surgit abruptement dans *La Semaison*, parmi les notations paisibles de janvier 1963. Cette irruption d'Eros, et la forme que prend l'évocation ardente d'une chevelure, m'ont paru pleines de sens. J'en ferai un emblème: du désir surgissant comme une réalité à laquelle la vie et le texte doivent faire sa place; et de la vigueur que peut manifester, chez Jaccottet, le *dit* du désir. L'évidence que prend ici la présence charnelle de la femme justifie un projet que j'ai voulu, pour une part, polémique. Si j'ai choisi de mettre en valeur ce thème, c'est pour réagir contre la tendance fréquente à faire de Jaccottet un esprit désincarné, et de sa quête spirituelle un projet qui ne fait guère de place au corps et à l'amour. La pudeur et la discrétion sont assurément des vertus chères à l'auteur. Mais c'est amputer son œuvre que de rester sourd à tout ce qu'elle dit du corps, du désir, de la relation amoureuse et du destin du couple.

Je partirai de *L'Effraie* (1946–1950), soit du premier recueil retenu par Jaccottet pour la réédition de ses poèmes dans la collection «Poésie/Gallimard». Placé sous le signe de l'oiseau de mauvais augure, le bonheur charnel y paraît vécu sur fond de mort.

*Et déjà notre odeur
est celle de la pourriture au petit jour,*

dit le premier poème. Et, plus avant dans le recueil,

*Même quand tu bois à la bouche qui étanche
la pire soif, la douce bouche avec ses cris*

*doux, même quand tu serres avec force le nœud
de vos quatre bras pour être bien immobiles
dans la brûlante obscurité de vos cheveux,*

*elle vient, Dieu sait par quels détours, vers vous deux,
de très loin ou déjà tout près, mais sois tranquille,
elle vient: d'un à l'autre mot tu es plus vieux.*

(«Sois tranquille, cela viendra!»)

Mais que manifeste ici le souci de la mort, sinon une pensée, et je dirai même une pensée juvénile; ce que j'y entends, c'est l'expression d'un savoir abstrait, antérieur aux épreuves et à l'expérience du deuil qui donneront plus tard tant d'autorité à celui qui parle dans *Leçons* et dans *Chants d'en bas*.

Par ailleurs, les amants de *L'Effraie* sont «perdus dans le cœur de la paix», ils «s'enfouissent dans leur amour». C'est l'heure des «corps heureux», des «cris de joie». – Le désir a une histoire dans l'œuvre de Jaccottet; et celle-ci commence par l'expérience d'une plénitude (au moins dans l'instant), vécue comme à l'écart et à l'abri du monde.

Le corps est bien présent ici. Mais, dirai-je, il n'est encore que cela. Seul parle, le plus souvent,

*avec sa force de taureau, le sang
fuyant qui nous emmêle, et nous secoue
comme ces cloches mûres sur les champs.*

(«Tu es ici, l'oiseau du vent tournoie»)

Et lorsqu'il s'agit d'un amour passé, presque rien ne paraît devoir survivre à l'absence du corps désiré.

C'est à partir de ces images premières que je voudrais suivre ces motifs, montrer comment ils s'enrichissent sur les deux plans de l'œuvre poétique et de la méditation en prose qui l'accompagne².

Le mouvement que je discerne, je l'appellerai composition, mise en relation, intégration. Composer les contraires: le bas avec le haut, la chair avec l'esprit. Mettre en rapport le couple et le monde dans lequel il vit. Intégrer à la quête ontologique l'expérience du désir et de l'amour. Ce mouvement et cet enrichissement sont essentiels chez Jaccottet. Car il n'y a pour lui de vraie vie – et par conséquent de poésie – que dans la possibilité vécue et dans l'expression de telles relations, dans l'ouverture de ces passages. C'est dire que les motifs qui me retiennent ne constituent pas, dans la réflexion et dans l'œuvre, une réalité insulaire. Tout au contraire, ils sont l'un des lieux où nous pouvons suivre la démarche fondamentale de Jaccottet.

*Innommable est la source de nos gestes entêtés,
au plus bas de la terre est le vol ombreux de nos vies.*

(«L'aveu dans l'obscurité»)

Pourquoi le désir est-il dit innommable? Parce qu'il est bas et inavouable? Sans doute. Mais ne serait-ce pas tout autant parce que nous sommes, avec le désir, devant un mystère? L'innommable, étymologiquement, c'est aussi le difficile à nommer, l'insaisissable.

Certes la chair est animalité, violence, captivité (heureuse), aveuglement consenti:

Pentes de la peau. Archers.

Ne pas voir cela du dehors. Ce ne peut être un spectacle, c'est ce qui est réellement vécu, traversé, le secret où l'on habite, auquel on ne peut être extérieur.

Quand on est dans le corps, au cœur du monde – non plus un regard, même quand on regarde, le regard est pris dedans.

Prisonnier, alors seulement on vit, non pas quand on est détaché.

Dans ces chaînes en sueur, polies, douces

Désirant cet enchaînement, cet aveuglement

Dans cette eau sombre et brillante, dans cette cage de soupirs

Bain

Comme à l'intérieur d'un fruit...

(*La Semaison*)

Mais la chair n'est pas que cela. Devant certains nus du Titien, en face des fresques de la Villa des Mystères à Pompéi, en écoutant des airs de Monteverdi³, Jaccottet a éprouvé avec force que ces tableaux et ces mélodies sont l'anoblissement et comme la réhabilitation du corps et du désir. – Et, de façon significative, nous allons voir Jaccottet opposer, ou substituer à la pluie d'or tombant sur un corps nu le mouvement ascendant inverse. Comparant à la chair glorifiée de la *Danaé* du Titien la transfiguration de la passion charnelle qu'opère la musique de Monteverdi, il écrit:

Mais, plutôt qu'il ne descend une pluie d'or sur la nudité, c'est, dans ces airs, comme si du corps, de la substance, de l'épaisseur colorée, veloutée, s'élevait jusqu'au point extrême du ciel une puissance transfigurante,

(*La Semaison*)

Ce que nous proposent ces œuvres, où le désir charnel est un motif essentiel, c'est donc un accord de la violence pulsionnelle et de la lumière sereine, de la nuit et du jour, du bas et du haut, de la captivité et de l'élévation ou de l'ouverture. Bref, dans ces œuvres,

sanglier et tourterelles sont alliés.

Avec l'extrême prudence qui caractérise la démarche et l'écriture de Jaccottet quand il avance ainsi vers un sens, vers un bonheur possible, vers la vie authentique, l'interprétation que je viens de rappeler est donnée sous toutes réserves. L'accord peut-il être durable? L'harmonie n'est-elle pas qu'une apparence? Cet équilibre heureux fut-il jamais davantage que le rêve d'un peintre, réveillant en nous la nostalgie d'un état paradisiaque? Bref, nous serions ici en face d'un imaginaire sur lequel il serait imprudent de faire fond. – Cependant, n'oublions pas qu'aux yeux de Jaccottet toutes les nostalgies, jusqu'aux plus élémentaires, ont un sens. Elles sont même les plus sûres indicatrices de sens: elles signalent au moins de quel côté nous devons le chercher.

En réalité, cet accord entre le bas et le haut, cette transfiguration du charnel ne sont pas un fantasme. C'est une expérience que nous pouvons tous vivre. C'est la «très mystérieuse réalité

qu'est le plaisir à ses moments d'accomplissement»; «l'homme un instant devient moins homme pour s'allonger à la fois du côté des dieux et du côté des bêtes». Et c'est en particulier cette expérience qui nourrit les très beaux poèmes d'amour qui figurent dans *L'Ignorant* et dans *Airs*.

Reprenons la fin de «L'aveu dans l'obscurité». L'amour y est interpellé, sommé de prendre la parole («Parle amour maintenant»)

*Dis encor, seulement: «Cire brûlant sous d'autres cires,
conduis-moi, je te prie, vers cette vitre à l'horizon,
pousse avec moi cette légère et coupante cloison,
vois comme nous passons sans peiner dans l'obscur empire...»*

Puis rends grâce brûlante à la voisine de la nuit.

Rien de platonique, on le voit. L'ardeur sensuelle n'est pas dépréciée, ni dissimulée. Mais on a entendu aussi le rapport que le poème propose entre la figure ardente, lumineuse, de la femme et les astres qui la surplombent; et surtout le motif de l'ouverture et du passage, qui sont les figures les plus fréquentes chez Jaccottet de la quête ou de la promesse, c'est-à-dire d'un accès possible au mystère de l'être. Nous retrouvons donc ici, sans qu'elle ait rien perdu de sa réalité charnelle, la femme médiatrice chère au romantisme. Ce que le poème «avoue», c'est que la relation amoureuse est un des moyens dont nous disposons ici-bas pour accéder à la vraie vie. «L'obscur empire» auquel le couple peut accéder, c'est à la fois le royaume du plaisir et cet autre monde que Jaccottet, prudemment et faute de mieux, appelle l'illimité ou l'insaisissable, seule forme et seule expression possibles aujourd'hui d'une transcendance présente-absente.

L'aveu est à la fois clair et ambigu. Ambiguïté nécessaire puisqu'elle est une des ressources dont dispose l'écriture pour proposer un sens, mais sans faire violence au réel; pour unir «poétiquement» – et non dogmatiquement, la femme et le cosmos, le désir, dans sa visée immédiate, et la quête spirituelle. Ambiguïté fréquente dans la poésie de Jaccottet; et que nous retrouvons par exemple dans les parties II et III de «Au petit jour», où la femme et l'aurore apparaissent comme les deux destinataires interchangeables du discours de l'amant.

*Comme l'huile qui dort dans la lampe et bientôt
tout entière se change en lueur et respire
sous la lune emportée par le vol des oiseaux,
tu murmures et tu brûles. (Mais comment dire
cette chose qui est trop pure pour la voix?)
Tu es le feu naissant sur les froides rivières,
l'alouette jaillie du champ... Je vois en toi
s'ouvrir et s'entêter la beauté de la terre.*

*Je te parle, mon petit jour. Mais tout cela
ne serait-il qu'un vol de paroles dans l'air?
Nomade est la lumière. Celle qu'on embrassa
devient celle qui fut embrassée, et se perd.
Qu'une dernière fois dans la voix qui l'implore
elle se lève donc et rayonne, l'aurore.*

Cette ouverture du vécu charnel sur la quête existentielle, cette mise en relation du couple et du monde, peuvent donc se manifester de diverses façons. C'est parfois la suggestion d'un pouvoir initiatique de la femme. Ce peut être, comme ci-dessus, une identité métaphorique qui se dessine, et l'expérience d'une coïncidence heureuse entre le rythme de la vie humaine et l'ordonnance du cosmos⁴. Ce pourra être enfin le ciel ressenti et désigné comme une figure tutélaire, favorable à ceux qui s'aiment. J'en donnerai pour exemple un poème qui a été ajouté à *Airs* lors de la réédition du recueil – poème sans titre que j'intitulerais volontiers «La sieste amoureuse».

*L'ombre lentement des nuages
comme un sommeil d'après-dîner*

*Divinités de plumes
(simple image
ou portant encore sous l'aile
un vrai reflet)
cygnes ou seulement nuages
peu importe*

*C'est vous qui m'avez conseillé
langoureux oiseaux
et maintenant je la regarde
au milieu de son linge et de ses clefs d'écaille
sous votre plumage éperdue*

Nous lisons ici une espèce de madrigal savamment agencé. Avec ses homophonies au moins virtuelles (les cygnes et les signes, les plumes de l'oiseau et la plume de l'écrivain); avec les jeux possibles sur le signifiant (plume + image donne plumage); avec sa métaphore finale: les peignes comme des clefs d'écaille qui ouvrent l'accès à l'obscur empire (nous retrouvons ici l'éros de la chevelure), le poème manifeste un bonheur évident et bien connu: celui de l'écriture poétique qui déploie ses figures pour chanter la femme aimée. Mais c'est aussi (autre bonheur) le désir humain accordé au cosmos, puisque le conseil des nuages invite à l'assouvissement. Ce sont enfin les retrouvailles avec le mythe⁵. L'antique Léda qu'évoque ici le motif des cygnes liés à l'amour est assurément fort éloignée de nos croyances (ou incroyances). Elle paraît appartenir à la rhétorique traditionnelle plus qu'à l'expérience existentielle. Mais le mythe de Léda peut exprimer, aujourd'hui encore, la nostalgie authentique d'une transcendance. C'est cette nostalgie qui justifie, qui cautionne les métaphores du poète. De telles images pourraient alors être un «vrai reflet», la trace perceptible, l'attestation d'une transcendance devenue insaisissable et indécible autrement. Nature, culture et écriture entrelacent ainsi leurs signes, leurs raisons d'être et leurs destins; elles rendent possible l'ouverture du sens à partir de la très immédiate réalité d'un émoi amoureux.

Le désir humain trouve sa place dans un ordre qui le dépasse. L'amour nous unit au monde. La femme est médiatrice dans notre quête de l'Être. Voilà ce que disent les poèmes de Jaccottet dans les recueils de sa maturité. Et je pourrais évoquer aussi la grande femme noire et parée qui fait son apparition, à la nuit tombante, dans le jardin de *A la lumière d'hiver*:

la lumière du jour, en se retirant
– *comme un voile*
tombe et reste un instant visible autour
des beaux pieds nus –
découvre la femme d'ébène
et de cristal, la grande femme de soie noire
dont les regards brillent encore pour moi
de tous ses yeux peut-être éteints depuis longtemps.

Rêverie fort sensuelle, m'a dit Jaccottet. C'est la *nigra sed formosa* du *Cantique des cantiques*. Mais rêverie profonde. Ces

deux motifs de la femme et du jardin, nous voyons mieux maintenant à quelle nostalgie ils obéissent. Et nous ne nous étonnons pas que la nature, chez Jaccottet, soit si souvent féminisée, quand il laisse, comme il dit, «aller les images».

Cependant, si la femme de chair est figure de l'Insaisissable, il faut l'entendre de plus d'une façon. Elle est une promesse. Mais le parcours rapide que je propose serait incomplet si je n'évoquais pas, envers du précédent, cet autre motif: le désir est aussi l'expérience que nous faisons de l'interdit ou de l'inatteignable, c'est-à-dire d'une frustration qui est, elle aussi, de l'ordre de l'être. «Animale sœur qui se dérobe», la femme désirée est alors

*le fauve souple dont tous sont chasseurs
et que le mieux armé n'atteint jamais
parce qu'elle est cachée plus profond dans son propre corps
qu'il ne peut pénétrer – rugirait-il d'un prétendu triomphe –,
parce qu'elle est seulement comme le seuil
de son propre jardin,*

(A la lumière d'hiver)

Je suis sensible, enfin, à une certaine hantise érotique qui se fait jour dans l'œuvre de Jaccottet, dès *Paysages avec figures absentes* et, particulièrement, dans *Beauregard*. Hantise de la jeunesse disparue, de l'âge venu qui interdit désormais à celui qui parle de désirer légitimement des «corps sans défaut»; hantise d'un éros qui doit se résigner à ne plus connaître de satisfaction. Les «bergères» qui recréent le jardin sont dès lors «infernales». Car le désir qu'elles inspirent ne sert plus qu'à nous faire mesurer notre décrépitude, et la proximité d'une fin qui est tout autre chose que l'échéance lointaine des amants de *L'Effraie* et ce que j'ai appelé leur souci juvénile. Le désir trouve son ennemi dans l'usure due à l'âge. L'insaisissable, c'est aussi cela.

Or, qu'en est-il de la relation amoureuse?

Nous étions dans l'espace et le temps, mais nous n'en étions plus captifs

écrit Jaccottet, dans *Eléments d'un songe*, aussitôt après avoir évoqué le réveil heureux de la femme aimée. Ce rapport facile à l'espace et au temps est sans doute le privilège de la jeunesse.

La vie d'un couple étant toujours un pari sur la durée, comment l'homme et sa compagne vont-ils pouvoir vieillir ensemble?

Ce souci est déjà présent dans «A la longue plainte de la mer, un feu répond» – morceau qui figure aussi dans *Éléments d'un songe*. On y entend dialoguer elle et lui. Elle éprouve le sentiment douloureux que l'amour entre eux a changé, que le feu initial a été perdu, que leur bonheur est menacé. «Qu'est-ce qui me manque?», demande-t-elle. Seraient-ils à ce point asservis au temps? Et face à cette usure inévitable, que devient l'engagement de fidélité? Lui se soucie de trouver une issue et d'apaiser sa compagne. Au terme d'une méditation sur les religions que le temps a détruites, sur la vanité de certains regrets et sur l'indécence qu'il y aurait à vouloir simuler ce qui n'est plus, il conclut: le seul salut est d'accepter la loi du temps; il faut consentir à son ordre plutôt que de céder à sa hantise; et trouver dès lors une autre plénitude que celle de l'instant.

D'où, dans l'œuvre de la maturité, et entrelacé aux motifs que j'ai dégagés, celui du long compagnonnage du couple. Les visages changent, les corps ne sont plus sans défaut, les rapports sont parfois épineux. Mais le temps révèle aussi, et l'œuvre dit, ce qui a résisté à l'usure des jours, et ce que la durée seule peut fortifier: la fidélité et la tendresse.

Dans le dernier recueil, *Pensées sous les nuages*, ce petit hommage à une femme que le temps a marquée. Ce n'est plus un madrigal; mais qui s'en plaindrait?

*Elle s'approche du miroir rond
comme une bouche d'enfant
qui ne sait pas mentir,
vêtue d'une robe de chambre bleue
qui s'use elle aussi.*

*Cheveux bientôt couleur de cendre
sous le très lent feu du temps.*

*Le soleil du petit matin
fortifie encore son ombre.*

Du désir à l'amour, des instants de plénitude à ce qui trouve sa force dans la durée... Le trajet idéal que je viens de proposer est inséparable d'un projet critique. Je me suis comporté en lecteur soucieux de construire un sens et de dessiner un parcours

possible. *Vie d'un homme*: c'est sous ce beau titre qu'ont été rassemblés les poèmes d'Ungaretti. Je songe à un tel intitulé quand je considère l'ensemble de l'œuvre de Jaccottet. Nous pouvons en étudier les motifs dans leur diachronie: inséparables du vécu, ils ont une histoire qu'on peut suivre de recueil en recueil. Mais nous pouvons aussi (ou déjà) les organiser et les recomposer synchroniquement comme un ensemble dont la cohérence éthique et poétique est évidente. C'est à cette double dimension diachronique et synchronique que j'ai essayé, à mon tour, d'être fidèle.

Jean-Luc Seylaz
Université de Lausanne

NOTES

¹ Communication présentée à la *Journée Jaccottet*, organisée par la Faculté des Lettres de l'Université de Zurich, le 29 juin 1984.

² Dans *Eléments d'un songe*, *Paysages avec figures absentes* et dans *La Semaïson*.

³ J'évoque ici des pages de *Paysages avec figures absentes* et de *La Semaïson*.

⁴ A cet égard, le morceau qui figure à la page 34 d'*Eléments d'un songe* est l'écho, ou la version narrative, du poème «Au petit jour».

⁵ Que peuvent encore nous dire, aujourd'hui, des mythes à première vue surannés? Cette interrogation traverse les textes de Jaccottet quand il médite sur certains lieux ou sur les religions disparues.